

◌
La Fabrique
Imaginaire

ÈVE BONFANTI
YVES HUNSTAD

Gilbert sur scène

de et avec Yves Hunstad

REVUE DE PRESSE



@Vivianne BOLLAND

Le Monde

« Gilbert sur scène » à Bruxelles

Un homme seul

Après avoir obtenu
la Tasse d'or
du festival
de café-théâtre à Cannes
et le grand prix des variétés
de la presse belge,
Gilbert sur scène
revient à Bruxelles.

Gilbert s'appelle Yves Hundstad. Avec ses cheveux bouclés et ses souliers rouges, son costume trop long des dimanches trop seul, ses yeux étonnés, on pourrait le prendre pour un enfant d'Harpo Marx, mais qui parlerait le vrai bruxellois, langage imagé et tru-

culent des habitants de la capitale belge.

Gilbert au travail – il est imprimeur ; *Gilbert au café* – il est célibataire ; *Gilbert au mariage de sa cousine* – il s'y ennue ; autant de tableaux qui pourraient faire craindre le pire. Une histoire belge de plus.

Mais Yves Hundstad parvient à nous emmener beaucoup plus loin, dans ce no man's land ambigu, où l'extrême lucidité – pas le moindre détail d'une vie sans importance ne lui échappe – rejoint l'extrême naïveté.

Ainsi, les nuits d'insomnie, « plus tu es seul dans ton lit, et plus y'a des gens dans ta tête », Gilbert ouvre sa porte à Madame la Mort. Un jour, celle-ci l'appelle dans un tram... qui s'envole.

« Après tout, dit Gilbert, la mort, ce n'est jamais qu'une ligne de chemin de fer qui part à la verticale. Alors, le petit train, il arrive en haut... Pas avoir peur. Il redescend, il va tout droit... On met un peu d'herbe là-dessus. »

Maladroit et malchanceux

Né en Belgique en 1955, Yves Hundstad a d'abord « écrit » Gilbert... puis il l'a fait vivre, puisqu'il est avant tout comédien.

Bruxellois dans ses tripes, Gilbert est universel dans sa solitude et sa tendresse, le Brel maladroit et malchanceux des *Bonbons*, ou mieux, le petit hypertrophique de Jules Laforgue.

*« Non, tout le monde est méchant
Hors le cœur des couchants
Tir-lan-laire !*

*Et ma mère, et j'veux aller là-bas
Faire dodo z'avec elle*

*Mon cœur bat, bat, bat, bat...
Dis maman, tu m'appelles ?*

Gilbert mourra seul. Et le public applaudira sa dernière pantomime.

JOSÉ-ALAIN FRALON.

★ Atelier Sainte-Anne, Bruxelles.



RUMEUR D'HUNSTAD

Par Anne-Marie Paquette, envoyée spéciale et unique de Chaud Devant dans les festivals. Le 7^e festival de café théâtre de Cannes avait pris son rythme de croisière. Et puis, Hunstad vint. Yves Hunstad, jeune comédien belge précédé d'une rumeur flatteuse. On avait vu il y a deux ans, à Conflans-Ste-Honorine, son *Hello Joseph*, spectacle solo à multiples personnages. A Cannes, il donnait la première française de *Gilbert*.

Sur l'immense scène du Palais Croisette, ce solitaire presque inconnu, s'est imposé à des spectateurs doucement rieurs, souvent bouleversés. Hunstad joue le comédien qui dédie le spectacle à son père disparu, Gilbert. Gilbert travaille dans une imprimerie bruxelloise, fait bande à part à lui tout seul, se sent comme tout le monde *mais pas à l'intérieur*, discute avec madame la mort, veut voir l'autre côté de l'horizon de la mer, se cuisine des vols-au-vent et fait monter un tram au ciel... Sans cesse en mouvement, parfois presque dansant, fiévreux, intense, impressionnant, Yves Hunstad a offert un beau soir le bonheur d'un nouveau talent, la surprise d'une pureté, l'émotion d'un moment de grâce.

Retenez son nom. Si vous le pouvez, allez voir *Gilbert* en décembre à l'Atelier Sainte Anne à Bruxelles — mais on espère bien revoir en France ce clown selon le cœur de Piaf « *dont le nom s'écrit en gifles majuscules* ». Il est de ces gens-là, Monsieur, qui ont fait des promesses à la lune, et qui les tiennent.



Télérama

DU 21 AU 27 JUIN 1986



RUMEUR D'HUNSTAD

Par Anne-Marie Paquette, envoyée spéciale et unique de *Chaud Devant* dans les festivals. Le 7^e festival de café théâtre de Cannes avait pris son rythme de croisière. Et puis, Hunstad vint. Yves Hunstad, jeune comédien belge précédé d'une rumeur flatteuse. On avait vu il y a deux ans, à Conflans-Ste-Honorine, son *Hello Joseph*, spectacle solo à multiples personnages. A Cannes, il donnait la première française de *Gilbert*.

Sur l'immense scène du Palais Croisette, ce solitaire presque inconnu, s'est imposé à des spectateurs doucement rieurs, souvent bouleversés. Hunstad joue le comédien qui dédie le spectacle à son père disparu, Gilbert. Gilbert travaille dans une imprimerie bruxelloise, fait bande à part à lui tout seul, se sent comme tout le monde *mais pas à l'intérieur*, discute avec madame la mort, veut voir l'autre côté de l'horizon de la mer, se cuisine des vols-au-vent et fait monter un tram au ciel... Sans cesse en mouvement, parfois presque dansant, fiévreux, intense, impressionnant, Yves Hunstad a offert un beau soir le bonheur d'un nouveau talent, la surprise d'une pureté, l'émotion d'un moment de grâce.

Retenez son nom. Si vous le pouvez, allez voir *Gilbert* en décembre à l'Atelier Sainte Anne à Bruxelles — mais on espère bien revoir en France ce clown selon le cœur de Piaf « *dont le nom s'écrit en gifles majuscules* ». Il est de ces gens-là, Monsieur, qui ont fait des promesses à la lune, et qui les tiennent.

7 mai 1987

24 heures

M.R. 59

ARTS - LETTRES - SPECTACLES

Vidy: «Gilbert sur scène»



Yves Hunstad, au Théâtre de Vidy jusqu'au 16 mai.

Bolland

Aussi Plume que Michaux

Le paradoxe du comédien — être ou n'être pas le personnage — est l'occasion pour Yves Hunstad, de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles, de créer un dialogue entre un acteur et un personnage interprétés par la même voix. Ce one-man-show remplace à Vidy, depuis mardi, « Le cocu magnifique » et ce jusqu'au 16 mai.

Les voix sont même trois à certains moments. S'y inclut en effet le régisseur, ce qui, à la fois, élargit et dimensionne la solitude de l'interprète. Le théâtre, c'est un espace et quelque chose qui s'y déroule. La leçon apportée par Hunstad, et qui a couleur d'expérimentation, est peut-être contrariée par le développement du sujet, à savoir les fantasmes de Gilbert, cet imprimeur sans histoire qui n'en a qu'une avec la mort. Le thème est plus qu'intéressant, les dérapages dans le fantastique de l'élévation finale sont ce qu'il y a de plus captivant et de plus astucieux dans le spectacle. Débarrassé de toutes ses propositions secondaires qui ont trait, comme nous le disions, aux rap-

ports d'un personnage à l'autre (via la même voix) et du personnage principal à l'espace, « Gilbert sur scène » serait plus convaincant encore. Resserré sur la vie vide (mais pleine de riens) de son seul occupant, la scène prendrait automatiquement la dimension recherchée : celle d'un infini qui réduit et décape. Telle qu'elle est actuellement, la réalisation demande des spectateurs des prouesses acrobatiques qui atténuent l'efficacité du propos. Qui parle ? se dit-on en permanence, alors qu'il eût suffi que Gilbert soit là, avec ses balbutiements, ses naïvetés, ses cris et ses angoisses. Ce M. Tout-le-Monde à l'accent wallon, est un Plume, aussi faussement raisonneur que celui de

Michaux, mais plus terre à terre encore. Son univers, c'est son appartement, son travail et le bistrot. Les autres, c'est encore lui, et toujours lui. Mais il n'en perd pourtant pas la raison. Sauf devant Mme la Mort. Mais déraisonne-t-il vraiment ? Il se laisse submerger, avec une sensualité tout à fait surprenante, par son appel...

Il y a là de très belles images et une réelle performance du comédien, passant du chant à la confiance et au récit, puis au chant et encore au récit et à la confiance, avec une aisance et une force remarquables. Du tout grand art... Gilbert-Plume s'envole, et c'est presque surréaliste. De la part d'un Belge, c'est presque naturel. A voir donc, pour l'exploit et quelques moments tout à fait supérieurs. Et un nom à retenir : Yves Hunstad.

Claude Vallon

Yves Hunstad est Gilbert : « C'est moi et mon contraire »

Drôle de loustic, Yves Hunstad, avec son sourire qui dévore la vie et son auréole de boucles. Un comédien qui n'a ni les yeux ni les oreilles en poche. Il épie avec humour et tendresse. Et réinvente les bonheurs à deux sous, les désespoirs de rien, les rages secrètes et les rêves qui nourrissent ou rongent la vie des « petites gens ».

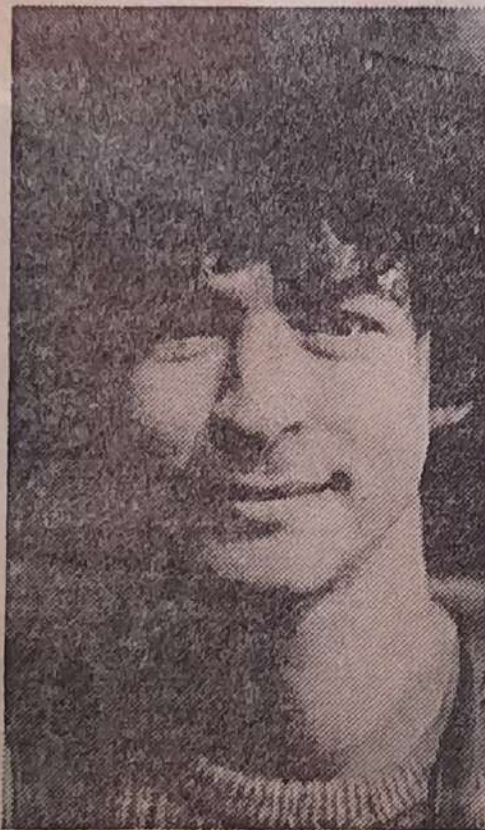
Après *Hello Joseph I*, qu'Yves Hunstad a joué en Belgique, en France et en Suisse pendant deux ans, c'est bientôt le coup d'envoi à l'Atelier Sainte-Anne, de *Gilbert sur scène*, un spectacle conçu avec l'aide de Françoise Bloch. Voici une « rencontre du deuxième type » avec Yves Gilbert, un comédien-auteur qui joue-écrit.

« Hello Joseph ! » est né du regard que je pose, moi, sur les autres, explique Yves Hunstad. Gilbert, lui, est à la fois le contraire de moi et exactement moi. C'est un masque... sans masque. Il a du culot, un humour que je ne possède pas. Voilà justement le personnage Gilbert qui revient du boulot, sur son vélo pliant. Pas un bavard, Gilbert. Enfin, si à l'intérieur, ça n'arrête pas, mais parler tout haut, répondre... J'ai toujours peur que ce soit, allez, mal interprété, que ce soit sur les pentes d'un terrain glissant, tu vois ? glisse Gilbert.

Oui, Gilbert est un personnage populaire, bruxellois, déjà mort : en quelque sorte : la mort terrestre, l'impossibilité de dire les

choses, continue Yves Hunstad. Je suis quelqu'un de très fêlé, je me pose beaucoup de questions sur la mort... Yves Hunstad est interrompu par l'arrivée du comédien : Sur scène, je joue un comédien qui joue Gilbert, avoue Hunstad. Et la réplique du comédien ne se fait pas attendre : Gilbert, c'est un personnage de théâtre, complètement inventé. Et lui, plus il y a du monde, plus il a envie de parler.

Je dédie ce spectacle à mon



Yves Hunstad, un comédien-auteur qui épie les petites gens avec amour et humour.

père, ajoute le comédien. Hunstad reprend la parole : Ce comédien monte sur le plateau pour imaginer que son père, mort, est dans la salle... Puis il murmure : Certains jours, je me dis que demain, j'ai cinquante-trois ans. D'autres, je pense que dans quatre-vingts ans j'en aurai à peine trente et un...

Au jour d'aujourd'hui, Yves Hunstad a vingt-neuf ans. L'âge officiel de ses nombreux doubles et triples n'est pas connu. Formé à l'INSAS, Hunstad a travaillé le masque avec Mario Gonzales et joué *Le pupille veut être tuteur* de Handke sous la direction de Van Kessel, dont l'Atelier Sainte-Anne produit « Gilbert sur scène ». Au départ, je voulais donner l'impression de mille choses qu'une foule de gens pouvaient penser, en des tas d'endroits, explique Hunstad. Je pensais à des séquences très courtes où j'aurais pris des voix différentes, inventé même des langues incompréhensibles. Une voix revenait tout le temps : c'était Gilbert. François Bloch et moi, nous nous sommes rendu compte que Gilbert pouvait tout dire.

Maintenant tout est écrit : les improvisations ont débouché sur un texte bien structuré. Tout ce que je pourrais inventer encore serait moins fort que ça, explique Yves Hunstad. Le comédien Hunstad n'a qu'à bien se tenir. Sinon, il aura affaire à l'auteur.

MARIANNE HENDRICKX.

Gilbert sur scène à l'Atelier Sainte-Anne, 45, rue des Tanneurs, à partir du 9 décembre.



Yves Hunstad : sans masque.

Gilbert, beau à chialer

J'ai un peu peur de donner mon avis sur *Gilbert sur scène* (*), peur de gâcher — en tournant autour de lui avec mes mots à moi — un spectacle beau à couper le souffle, ou pour mieux dire parce qu'il prend aux entrailles sans ménager aucun sentiment: beau à chialer.

Comédien et auteur, Yves Hunstad dédie *Gilbert sur scène* à son père (« Je pense à toi. Et ce soir, c'est pour toi que je vais jouer »). Il joue un comédien qui joue Gilbert. Gilbert, il parle avec un accent bien de chez nous, en ponctuant ses phrases de « dis », « allez bon », « et bien ouais ». Il est imprimeur, il va au boulot à bicyclette quand il fait pas trop mauvais, il vit seul et a souvent l'impression que les autres le regardent avec étonnement ou réprobation (« Enfin, quand je dis que tu entends ça. Les autres, ils disent pas ça. Mais moi, je pense que les autres pensent ça. C'est encore plus grave! »).

Voilà qu'une nuit où il a particulièrement du mal à trouver le sommeil, il reçoit la visite de la mort. Non, il n'est pas encore arrivé au bout de son voyage

mais elle lui fait déjà voir comme ce sera beau, « Madame, je faiblis, c'est si beau ».

Faut dire que sa vie, à Gilbert, elle est pas très drôle: avec les femmes, ça « tourne carré », avec les copains de travail c'est l'incompréhension, les dîners de fête sont ceux que Gilbert se mijote seul dans son petit appartement, les mariages de famille sont sinistres (mais Gilbert est bien incapable d'y mettre de l'ambiance).

Alors, la mort, c'est plus qu'une délivrance: c'est un monde où Gilbert se sent bien, où il peut être lui-même. Et elle vient le cueillir dans le tram où il croit reconnaître la petite dame en face de lui sur la banquette, où il se met à chanter et les passagers à danser et où le tram, eh oui, décolle: « La mort, ce n'est jamais qu'une ligne de chemin de fer qui part à la verticale ».

Yves Hunstad est passionné de masques, il joue ici à visage dénudé mais ce qu'il a à dire, c'est Gilbert qui le dit, avec cet accent de la rue du Poinçon qui rappelle parfois Breil quand il apporte des bonbons à Ger-

maine. Quand le comédien parle, pour dire à son père de ne pas s'inquiéter, que « Gilbert, c'est pas moi », la lumière se couvre et l'accent disparaît. Puis Gilbert revient, lance ses vannes dont personne ne rit, ses cris de révolte, raconte ses malheurs de la vie au ras des trottoirs: c'est lui, le masque.

Qu'est-ce qui fait le charme atroce et merveilleux de Gilbert? L'alignement de petits faits dont on se dit « mais oui, c'est comme ça que ça se passe » et qui glissent sans effort vers le cri passionnel, le flirt avec la mort, les questions que l'on pose à Dieu? Le parler ordinaire des gens simples traversant un texte d'une beauté sulfureuse? Le talent d'Yves, remarquable d'aisance dans le petit costume de Gilbert et de pudeur quand il s'adresse à l'absent, le père? Tout cela. Bouleversant.

Serge GOVAERT.

(*) A l'Atelier St-Anne, rue des Tanneurs 75, 1000 Bruxelles. Jusqu'au 31 décembre, tous les soirs à 20 h 30. Relâche les dimanches et lundis et les 24 et 25 décembre. Réservations: 02/513.19.28 de 14 à 18 heures.

Le grand prix des Variétés 1986 à Yves Hunstad

— L'Association belge des journalistes du spectacle vient de vous décerner son annuel grand prix des Variétés, pour « Gilbert sur scène », un spectacle dont vous êtes l'auteur et l'unique interprète, et qui a été créé à l'Atelier Sainte-Anne, en décembre dernier. Comment accueillez-vous cette récompense jusqu'ici réservée à des chanteurs ?

— J'en suis à la fois très heureux et très honoré. Peut-être ce prix des Variétés est-il plus représentatif qu'une Eve du théâtre, par exemple, par rapport à quelqu'un comme moi, qui met son univers sur un plateau. Je me sens pourtant, profondément, un homme de théâtre. Mais quand je joue Gilbert, il y a entre ma personnalité et le public une rencontre telle, qu'elle est sans doute un peu comparable à ce qui peut se passer pour des gens qui font des chansons, de la variété. N'allez surtout pas en déduire maintenant que je veux chanter !

— On a établi une filiation entre ce que vous faites et les « one-man-shows » d'un Rufus ou d'un Raymond Devos. Cela vous paraît justifié ?

— Oui, et cela me flatte, bien que je ne prétende pas à autant ! Il est vrai qu'en tant qu'auteur-interprète, montrer sur une scène comment moi je ressens la vie participe un peu de la même démarche que celle de ces artistes-là.

— Vous venez, en outre, de recevoir le prix Georges Vaxelaire de l'Académie pour votre première pièce, « Hello Joseph ». Là, c'est l'écrivain Hunstad que l'on distingue...

— Oui, et tout cela vient en même temps ! Personnellement, je ne sais pas si l'écriture de mes spectacles existe seule. Elle est parfois née du jeu, et pour moi elle n'est véritablement vivante que si elle est jouée. Davantage encore dans le cas de « Joseph » que pour « Gilbert ».

— Les multiples personnages de « Hello Joseph » comme l'unique Gilbert font tous partie d'une même famille...

— Oui. Je n'aime pas des termes comme « petit peuple » ou autres. Mais tous ces personnages que j'invente pour parler à ma place sont inspirés des gens de la rue, des gens de tous les jours, et chacun d'eux est un peu un propos en soi : le souvenir ou le regret, la sérénité de la vieillesse face à la mort, l'amour raté, les grands désirs auxquels la vie



a refusé l'entrée... Tous ceux de « Joseph » sont nés spontanément, et ce n'est qu'après que moi-même je me suis rendu compte de ce qu'ils racontaient. Gilbert part peut-être d'une volonté plus consciente de dire quelque chose. Mais lui, comme les autres, est très terre à terre, en rapport étroit avec ce que chacun peut vivre.

— Leur accent, leur langage est tout à fait « belge ». Vous tenez à cette identité ?

— Non. Ils parlent comme ça parce que c'est comme ça que je les ai toujours entendus, que ça m'amuse et donc que mon invention en est amusée aussi. Toute ma démarche consiste à me déguiser, à me révéler au travers de masques. A être en état de jeu, donc en état de création. A me demander : qu'est-ce qu'un clown, et qu'est-ce qu'un clown doit dire ? Et le public représente une immense porte ouverte sur la liberté de faire ou de dire des choses que j'aime.

— Quel est l'avenir de « Gilbert » et celui de Yves Hunstad sur scène ?

— « Gilbert » va partir en tournée en Belgique, en Suisse, en France, et être repris à l'Atelier en novembre. Par ailleurs, pour l'instant, je travaille avec une équipe, dans le cadre de l'atelier d'écriture du Saint-Anne, à ce qui deviendra peut-être un spectacle. Et, pour plus tard, en solo, j'ai encore un autre personnage dans mon sac...

Propos recueillis par
CATHERINE DEGAN.

Atelier Sainte-Anne

Gilbert sur scène

Avec son air gentil et sa tête d'ahuri, Yves Hunstad dit ses rêves à deux sous qui cachent autant de rêves d'absolu. Le bonheur

C'est comme s'il m'avait parlé, tu vois. Tout bas. C'est comme s'il n'avait joué que pour moi. Avec moi. C'est comme s'il avait su que je serais là. Et j'étais là. Et j'entendais. Et maintenant, tout de suite, avant que je le quitte, avant que j'aie plein d'autres trucs qui me bousculent à nouveau la tête, avec encore un peu de la boule qui m'a tout le temps serré la gorge, avec de ce bonheur qui fait monter les larmes, je ne peux lui répondre que tendre à « Gilbert sur scène ».

REVES D'ABSOLU. C'est qu'il m'a drôlement bouleversé avec son air gentil et sa tête d'ahuri et ses yeux grands ouverts et son sourire désarmé et ses manques et ses impuissances et ses rages et sa drôlerie et ses ratages et ses peurs. Et ses rêves à deux sous qui cachent autant de rêves d'absolu. Et cette manière qu'il a de dire « Bah, c'est pas grave » quand tout pourrait aller tellement mieux. Et son accent de Bruxelles qui lui donne une voix de quelque part. Et ses petites histoires, banales, saugrenues, quotidiennes, qu'il raconte parce qu'il a des petites histoires comme tout le monde et qu'il a envie de parler et l'innocence de le faire et que quelqu'un l'écoute.

Et on l'écoute parce que c'est comme une confidence qu'il tend et que, dans le noir de la salle spacieuse qui l'enserme comme un trop grand vide et nous avec lui, on reconnaît, dans ce Gilbert-là, quelque chose de soi, secret, douloureux et refoulé. C'est que ce n'est pas toujours facile, n'est-ce pas, de dire ce que l'on pense vraiment, ce que l'on sent vraiment, ce que l'on voudrait vraiment et que, de toutes manières, cela n'intéresse jamais personne. Ou presque. Ou pas pour longtemps.

DU BIEN. Mais Gilbert, lui,

dit tout. N'importe quoi. Mais ce n'est pas tout à fait n'importe quoi. A tort et à travers. Comme ça lui vient. Ce n'est jamais prétentieux. Ce n'est pas toujours malin. Ce n'est pas toujours grand. Ce n'est pas toujours raffiné. C'est même parfois maladroit ou un peu plat ou terriblement anodin. Mais ça vous fait mal et gai et chaud et tendre et drôle au cœur. Ça vous fait du bien, quoi.

Si Gilbert dit tout, c'est qu'il peut tout dire. Il peut passer outre les difficultés qui freinent les autres. Parce qu'il n'est rien. Parce qu'il est un personnage de théâtre. Mais il n'est pas de personnage de théâtre sans un auteur. Or, l'auteur est là. Il s'appelle Yves Hunstad. C'est même lui qui est sur scène. Il y est venu seul. Il a commencé à parler. Il a dit que « ce n'est pas facile » et que, peut-être, ça ne vaut pas bien la peine et qu'à tout prendre « il vaut mieux raconter une autre histoire que la sienne ». C'est là que, d'une pirouette et d'un jeu d'éclairage, a émergé Gilbert. Rien n'avait changé. Le même homme est resté sur scène. Mais celui-ci, parce qu'il est l'intermédiaire ou un masque ou une illusion - tout ce qu'on voudra - trouvait l'audace - à moins que cela ne s'appelle de la candeur ou de l'inconscience - de parler comme on ne parle jamais assez dans la vie et avec les autres. De petites choses qui en disent long.

PAS TOUT SEUL. « Je suis quelqu'un comme tout le monde, tu vois. Je suis vraiment quelqu'un comme tout le monde. Allez hop ! comme tout le monde. Mais pas à l'intérieur... Pas à l'intérieur... Si il y a quelqu'un qui pouvait voir ça ! » On voit. On sait. On a déjà fredonné. On a le cœur qui se soulève gros comme ça parce que, pour une fois, on a l'impression de n'être pas tout seul et...

... Et... Gilbert, je crois bien que je t'aime. Là, je l'ai dit. Mais t'inquiète pas. Deviens pas nerveux. C'est pas grave. Je ne te veux pas garder pour moi seule. Je voudrais, au contraire, qu'ils soient des tas, et encore des tas, à aller t'aimer comme ça avec moi.

De et par Yves Hunstad, « Gilbert sur scène » a été réalisé avec la collaboration attenti-

ve de Françoise Bloch sur une musique originale très prenante de Patrick Waleffe. C'est une heure et quart de bonheur assuré. Il ne faut pas le manquer.

Monique VERDUSSEN.

Tous les soirs à 20 h 30 sauf les dimanches et lundis. Relâche les 24 et 25 décembre. Jusqu'au 31 décembre compris. Rue des Tanneurs 75-77. Tél. 513.19.28.



Gilbert, je crois bien que je t'aime. (Photo Bolland Viviane)

Gilbert sur scène



BOLLAND

Ils sont rares les comédiens qui se révèlent au public dans le même temps qu'ils rendent des rôles (ou des personnages) inoubliables. Yves Hunstad a fait l'un et l'autre : vous vous souvenez, bien sûr, du *Pupille veut être tuteur* et de *Hello Joseph !* Il nous revient avec une nouvelle création qui, comme son titre l'indique, propose en scène un personnage «très loin de moi, dit-il, mais qui souvent me vole mes propres pensées intimes». Gilbert, de 30 à 40 ans, imprimeur, célibataire, nous parle de la mort, de l'amour, du regard des autres (ce que les autres pensent, ce qu'il pense que les autres pensent). Ce sera moins gentil que *Hello Joseph !* ; le regard porté sur le monde est plus acéré, même si la tendresse portée au personnage est identique. Ce nouveau *one man show* ne signifie pourtant pas qu'Yves Hunstad ait choisi d'être à tout jamais un comédien solitaire : «Gilbert, dit-il, m'apporte les certitudes, le calme, qui me permettront de travailler d'autant mieux en équipe.»

Atelier rue Ste-Anne, 75, rue des Tanneurs, Bruxelles, du 9 au 31 décembre, puis à Mons, Namur, Tournai, etc.

Au bonheur de Cannes

Quand le café-théâtre made in Belgium fait un tabac sur la Croisette, Hunstad prend la Tasse...

Notre compatriote Yves Hunstad vient de remporter, haut les cœurs, chauds les mots, la « Tasse d'or » du 7^e Festival international de café-théâtre. A l'unanimité, après avoir conquis, une fois de plus à l'unanimité, toute la critique belge de variétés.

Du belge sur la Croisette et même au Palais, dans ce que l'on appelle désormais Palais-Croisette. Là même où naguère Stevie Wonder, Martine Carol et Coppola accumulèrent les palmes. Du belge et même du bruxellois, entre Marolles et St-Josse, pour un parcours frémissant qu'un Raymond Devos, les kilos en plus, aurait pu revendiquer, dont un Magritte aurait « tiré le portrait » dans le bleu, et auquel Bosch Jérôme aurait pu prêter main-forte. Le spectacle « Gilbert sur scène » produit cette année par l'Atelier Ste-Anne de Bruxelles, a pris, en bordure de Méditerranée, un relief plus universel encore. Et c'est vrai que Hunstad, bouclé comme un angelot botticellien, a su parer au particulier en nous disant calmement la vie, la mort, l'amour, les petits matins blêmes, les nuits d'ennui, les rendez-vous bizarres avec la « faucheuse », sans pour autant utiliser le marteau-pic ou ce second degré dont on dit qu'il est l'os à moelle du café-théâtre. Spectacle dont on sait qu'il l'a dédié à son père, après avoir créé « Hell, Joseph ! ».

Parisianisme, ennemi n° 1 !

Hunstad, c'est la féerie intérieure, le bonheur de l'autre, la prise en charge des questions fondamentales : comment ne pas pourrir, et pas nécessairement par les ortels... A telle enseigne que nos confrères de Suisse et de l'Hexagone ont saisi longuement leurs agendas, que Jean-Michel Boris, directeur de l'Olympia, est resté pétrifié d'admiration devant cette évidence. Hunstad à Cannes, Yolande Moreau à Avignon, nos deux principaux représentants se portent bien lors même que Jeanpico, Semal et Vanden Broek (abimés par Rochefort), Bruno Coppens et le sieur Jossart sont là dans leurs starting-blocks.

La septième cuvée du Festival du café-théâtre aura sans doute été celle de la transition, puisque, de la propre

volonté de Jean-Pierre Carriau son directeur, le genre se sent une âme de pêcheur, prêt à harponner la musique, comme à hameçonner le dessin d'humour, à appâter des formes ingénues ou poétiques, à embrasser les clowneries du music-hall. Bref, il s'agit de se donner un maximum d'oxygène, afin de renouveler une discipline dont les limites sont aujourd'hui atteintes, parfois même de sénilité — un comble pour cet art, jeune entre tous, dont les mamelles devraient être la fraîcheur, la curiosité, la provocation et le pousse-café...

On a pu le constater sur place, l'ennemi n° 1 du genre n'est autre que le parisianisme. Si, à l'époque, Romain Bouteille avait su mettre le feu aux poutres de ces greniers mal foutus, mal tenus, mal an bon an, un feu ravageur où l'esprit saint soi-même aurait retrouvé une seconde jeunesse et dont le double aboutissement, côté prestige, s'appelle Coluche et Michel Blanc.



Hunstad : sans marteau-pic ni second degré.

avec, au passage, le sinistre couac de Patrick Dewaere, si donc Romain n'a fait qu'ouvrir, ouvrir encore, ces portes hospitalières aux fulgurants changements de régime et même de cuisinière, des gens comme « Les Jeanne » notamment se sont empressés de les refermer. Se précipitant dans le boxley imperméable et fort en gueule du « ne m'as-tu pas vu venir » ces bonnes femmes-là ont été à la base du jaillissement incongru d'estafettes imbéciles, roucoulantes et nulles. Tout y est perdu d'avance fors le titre. Il suffit de consulter un « Pariscope ». Le jeu de mots s'y donne de l'importance. Le vernis y est jubilatoire, presque serein. Grattez donc : il ne demeure qu'un vide hâve car trois fois rien, n'en déplaise à Devos, ça ne fait pas nécessairement quelque chose !

De la 7^e « Tasse d'or », on retiendra un somptueux gala d'ouverture, gaillardement malmené par Bouvard magnanime, maître des cérémonies, désignant tour à tour Alain Sachs, sorte de dentellière du mystère, Sylvie Joly, Jondaria au visage craquelé comme un primitif flamand, le « Quatuor », quatre garçons pratiquant les musiques dans le décalage sournois, notre compatriote Yolande Moreau, le crime en fête et passant comme un tram 33 à travers tous les embouteillages techniques, Denis Wettervald, un abominable roucouleur de mots, en prise incessante sur son nombril, Django Edwards, la star iconoclaste du café-théâtre hollandais, le beau François Sylvant, dérouteur de textes et d'haleine fraîche, Marianne Sergeant, la fulgurante amazone bleue, toute à son apologie de la fellation et des petits fours, ainsi que Pierre Desproges dont on attend avec impatience le nouveau one-man-show.

A ce coup d'envoi en fanfare allaient succéder l'ignoble et le miracle, la poire et le fromage, le chien de paille et le tigre de papier : Yves Hunstad et Pierre Clémenti, les bulles enfantines de Pep Bou et le « schnoll » de Smoll, la propreté professionnelle de Cat Car and Co (la troupe du « Petit théâtre de Philippe Bouvard ») et les salubres insanités argentine-surréalistes de Carlos Traffic ; les cuissardes des Millies et l'arrière-train de la belle Chamonix dans « Fantomas », l'hilarante improvisation des « humoristes associés » (Serre, Laville, Bridenne, Blachon Barbe et Soulas) ainsi que la débâdée signée Berno Lafrenz. La rose et le réséda. L'étalon et le dada. L'iris et le caca. C'est ça le café-théâtre en 1986.

A Cannes, même la Méditerranée se prend au sérieux. On demande mutation. On exige bonheur. On redemande Hunstad !

ANDRÉ DROSSART ■

L'Atelier S^{te}-Anne

Gilbert sur scène

Hunstad comme un grand

NUL, hélas !, n'est prophète en son pays et personne n'est devin. Mais il me semble que si Yves Hunstad n'entamait pas avec **Gilbert sur scène** une florissante carrière internationale, quelque chose d'injuste se passerait dans ce monde du théâtre, qui sait quand même reconnaître les vrais talents.

Hunstad monte au créneau seul, comme un grand et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il met la salle en poche. Entre le public et lui, la connivence est quasi immédiate. Elle se prolongera sans faille ni accroc pendant près d'une heure et demie (peut-être un quart d'heure superflu).

Son Gilbert est un Bruxellois, imprimeur de son état, tout ce qu'il y a de nature, dont les réactions, pour élémentaires qu'elles soient, dénotent un solide et vigoureux bon sens. Ce qui est sûr, c'est que peu de choses, dans le comportement des autres, échappent à Yves Hunstad. Il est sans cesse sur le qui-vive, sans méchanceté aucune, mais avec une malice qui, de détail en détail, parvient à tisser une philosophie de l'existence.

Hunstad lui-même s'adresse à nous en quelques brefs instants. Il dédie son spectacle à celui auquel il pense quotidiennement, et qui ne pourra plus le voir... De loin en loin, il reprendra la parole à son Gilbert, comme pour nous assurer qu'il veille au grain, qu'il est toujours là, extraordinairement attentif, et que son personnage ne lui échappera pas.

Moins superficiel qu'on pourrait le croire, ce Gilbert. Et quand, le soir venu, ce solitaire, de nouveau livré à lui-même, reçoit l'étranger visite de la Mort, il trouve pour lui parler des accents que Ghelderode n'aurait pas reniés.



Yves Hunstad, auteur et interprète de « Gilbert sur scène », à l'Atelier S^{te}-Anne (Photo Viviane Bolland).

Avec cela, une invention dans le geste, un renouvellement incessants, de manière telle que, persuadé du fait qu'Yves Hunstad a encore tant de choses à nous dire, je me demande avec une anxiété réelle ce qu'il va bien pouvoir découvrir désormais pour ne pas se répéter.

Aucune crainte à se faire ce pendant. L'observateur est sagace et son domaine infini : l'homme, tout simplement.

■ Jean-Pierre CORDIEF

Rue des Tanneurs, 75 à 1000 Bruxelles, encore les 26, 27, 28 et 31 décembre.

A Saint-Gervais

Les pensées de Gilbert

« Gilbert c'est un personnage de théâtre, complètement inventé. Et lui, plus il a de monde, plus il a envie de parler ». Voilà. Le décor est posé. Seul en scène, enfin presque, puisque toute une foule de personnages surgissent petit à petit, Yves Hunstad, comédien, se fait le porte-parole de Gilbert, Bruxellois apparemment normal, un de ces gars « boulot, bistrot, dodo ».

Pas jojo, pas bavard, Gilbert voudrait vivre comme les autres, ou alors dans un monde qu'il s'invente. Mais il rate tout ce qu'il entreprend. C'est en fait la vie intérieure du personnage qu'Unstad propose. A haute voix.

Grandes questions

Avec une sensibilité et une poésie remarquable, le comédien brosse le portrait d'un type qui monologue sur tout ce qui lui arrive. Depuis les trous à ses chaussettes, qu'il a l'impression que tout le monde voit, jusqu'au petit bruit qui l'empêche de s'endormir. « C'est fou ce qu'il y a de monde dans la tête, quand on dort seul! ».

C'est par ce genre de détails anodins à première vue que Gilbert en arrive à se

poser les grandes questions existentielles: l'amour, la mort, la vie, la vraie enfin.

Tragi-comique

Yves Hunstad porte un regard féroce sur les gens de tous les jours. Et comme Raymond Devos, il excelle à travestir ses angoisses sous le couvert d'un rire, parfois d'un sourire libérateur.

Il croque la rue, les passants, les autres avec une bonne dose de malice. Mais au contraire du comique ubuesque, Hunstad ne va pas au bout de l'absurde. Il arrête Gilbert aux limites de son monde. Même le tram qui s'envole garde les roues sur terre. Et Madame la Mort lui rend visite le plus naturellement du monde.

Dans cet univers de tristesse et de solitude quotidiennes, cette compagnie paraît normale. Du tragi-comique de grande classe et superbement écrit et joué.

Philippe SCHNEIDER

● Théâtre Saint-Gervais, jusqu'au 14 mars, à 20 h 30. Relâche dimanche et lundi.